

Le lieu et l'espace

Naïm Kattan

Volume 16, Number 3 (93), May–June 1974

Poésie, nouvelles, chroniques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1477ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N. (1974). Le lieu et l'espace. *Liberté*, 16(3), 38–52.

Le lieu et l'espace

En Amérique du Nord, l'âge de la création atteint sa limite presque en même temps que son apogée. Après quarante ans, les artistes et les écrivains hommes s'affalent comme des feuilles mortes. Certains poursuivent péniblement un travail sans conviction et sans nécessité comme s'ils ne parvenaient pas à mettre un point d'arrêt à un mouvement dont ils ne sont plus les maîtres. Cela devient pour eux une caution, une consolation et une raison d'être. Partie sur sa lancée, la boule tourne toute seule. Nulle vigueur n'anime la vie. On a des Steinbeck et des Caldwell qui perpétuent en s'essouffant un nom qui n'était plus qu'un souvenir et quand Dos Passos est mort l'on était surpris qu'il fût encore vivant. D'autres — Fitzgerald, Kerouac — ont tragiquement et volontairement quitté la scène. Le créateur américain ne vieillit pas, il se décompose. La maturité le vide de sa substance et il n'est plus là pour l'atteindre à moins qu'il ne change de peau tels Ezra Pound et T.S. Eliot.

L'Europe a eu certes ses génies adolescents mais aussi ses vieillards dont l'expérience se mue en sagesse. En Orient, les vieux sages sont toujours entourés de respect et d'estime. Ils en ont eu non pas le privilège mais le monopole. Il est question donc, d'un fait de civilisation.

Aux Etats-Unis, des hommes ont envahi la nature et ne l'ont pas transformée en lieu, ils l'ont dévastée. La conquête du territoire n'était en vérité qu'une tentative de réduire au silence la voix de l'instinct incontrôlable, et de ce fait dévas-

tatrice. C'est le mouvement anarchique de la vie que l'on faisait taire en s'acharnant contre la nature et les Indiens. Les Pèlerins fermaient le cercle ouvert en Orient sémite où l'homme tiraillé entre le temps et l'espace cherchait à affirmer sa présence dans la fragilité éphémère, entre l'éternité où s'inscrit le nom et le sable qui en efface la trace.

Les Juifs et plus tard les Muslmans arabes se sont dressés contre une nature hostile. Il fallait protéger de ses menaces le souffle de vie si ténu, si court. L'espace du désert est infini et toute entreprise de l'égratigner est illusoire. Reste l'éternité du temps, aussi accablante, aussi écrasante. L'homme sémite a choisi l'alliance avec le temps plutôt que le défi à l'espace. La vie est voulue par un Dieu qui gouverne, qui est le temps, sans commencement ni fin. Toute existence est un fragment de cette éternité gouvernée par une force qui la dépasse. La vie s'inscrit dans l'espace dès qu'elle se veut et s'accepte dans la durée, fragment d'éternité. C'est dans son alliance avec le temps que le Juif et le Musulman, par des voies diverses, partent à la conquête de l'espace. Cet homme ne cherche pas à se survivre dans l'espace, par la trace qu'il laisse de son passage, par les temples et les monuments qui défient la nature en épousant l'expression de ses forces. Il arrache chaque instant à la fin certaine. La mort est là, présente et la vie est une victoire de chaque jour arrachée à la menace des éléments et à la limite de sa durée. Et cette victoire est jouissance, car elle abolit la durée dans une sensualité, fragment d'éternité, qui nie l'espace, sauf pour y inscrire son alliance dans l'acceptation consciente d'un éphémère qui se nie en se reconnaissant, se dépasse en s'acceptant. La vie se termine dans la durée. Elle ne peut s'éprouver que dans son épuisement. Elle ne laisse pas de trace, sauf dans la continuité physique de la race. Elle reconnaît la mort mais ne s'accepte pas, s'y résigne le moment venu ; elle ne la défie pas en changeant les pierres de place mais en accordant à chaque moment son poids de sensualité.

L'histoire des Juifs se déroule telle une succession de tentatives d'arrêter le temps dans l'espace, de construire enfin une cité sacrée, où l'éternité s'immobiliserait dans un lieu, et la destruction du temple comme si celui-ci ne pouvait pas survivre au défi qu'il lançait, et comme si les communautés qui se résignent à l'espace ne peuvent supporter les pierres, témoins de leur vain orgueil et de leur craintif et lâche recul devant l'intemporel. Le judaïsme a toujours fait reculer le moment où l'on aborde enfin les rivages de la terre promise. Il a vécu « Dans le désert » cet espace absent, abstrait, cette ombre du lieu, et toute son histoire s'est déroulée dans le désert, un lieu fantomatique où une civilisation érigea ses temples invisibles dans le temps qui donne à chaque moment, dans sa durée, le poids d'éternité. Le moment n'est-ce pas le seul réel, toute fuite dans l'espace, toute durée dans le lieu est le théâtre où la vie se détruit dans la dramatisation du possible, du vécu futur ou passé. Si ce mariage du temps et de l'espace était possible dans une cité, celle-ci serait indestructible ; le défi de l'homme atteindrait son but, tous les orgueils seraient permis, licites. Or la destruction du temple donne lieu à l'édification d'une civilisation de l'espace où l'homme se résigne à défier l'éternité par un anodin jeu de pierres. Face à Dieu, l'enfant ne grandit pas. Il sera toujours le fils.

Vivre dans l'éternité c'est nier le moment. Le judaïsme aurait été réduit à une abstraction s'il n'avait pas placé le moment au coeur de sa démarche, mais le moment ne peut être vécu, qu'épuisé par le lieu. Si le lieu devient temple, il égare le moment et le nie ; et s'il est désert, il le situe dans l'attente. Les Juifs ont pérégriné entre le désert et le temple, arrachant à l'éternité des moments pleins car éphémères, dans l'attente de la cité sacrée où l'heure et le lieu seront enfin réconciliés. Toute civilisation bâtie dans la pierre trahit cette attente, et remplace la cité future par un décor de théâtre qui n'égratigne que du sable.

Partis du désert, les Arabes musulmans ont entrepris l'édi-

fiction d'un empire sans frontière, dont l'espace n'aurait pas de limite et qui échapperait ainsi aux contraintes de l'espace. L'histoire est écrite par Dieu et l'homme soumis à sa volonté ne fait que l'exécuter. Le temps n'existe pas uniquement dans le moment, mais dans la durée d'une histoire dont le déroulement est déterminé par une force supérieure. Même sans temples et sans monuments les empires se fixent dans l'espace. L'homme n'arrache plus le moment à l'éternité, il s'installe et ne pouvant se fixer dans le temps, il se fixe dans l'espace. L'éternité n'est plus qu'un mythe, une promesse, dont l'avènement n'est possible que dans l'au-delà. Et l'empire, fixé dans le temps, vieillit, atteint la décadence et meurt.

Le monde arabe actuel se débat dans une insoluble contradiction et dans une impossible alternative. Ou bien ignorer son entreprise première d'établir l'empire de Dieu dans le temps et dans l'alliance avec la force de l'au-delà se prémunir contre l'hostilité de la nature, ou bien accepter enfin le royaume d'ici-bas, du fini, du défi au temps, autrement dit recommencer l'Occident, ranimer sa vocation alors même que son échec éclate. L'on tente de sortir de l'impasse, de briser le cercle infernal par des jeux d'illusion. L'Islam transformerait l'entreprise de l'Occident en l'investissant. Plus subtil est le recours à un passé paré de tous les prestiges du succès et de la grandeur. Ce rappel, au lieu d'animer des volontés nouvelles, réduit l'entreprise originale à une nostalgie.

L'Occident a adapté l'entreprise de l'Orient sémite à l'héritage hellénique. Les Grecs ont accepté l'espace, s'y sont installés. Les forces de l'au-delà naissaient dans des lieux reconnus et gouvernaient les éléments. Les dieux étaient domestiqués. L'entreprise de l'homme n'était qu'un projet et l'au-delà était récupéré. La cité humaine serait administrée avec efficacité afin que le bonheur soit également distribué. Le bonheur se mesure comme la liberté se définit. Le temps est enfermé dans l'espace. Il n'est pas vaincu pour autant. La mort est au bout de la route. On la descend de son piedestal. On l'établit sur la scène où l'homme, réduit au spectateur de son

propre destin, constate que la mort est là, qu'elle frappe aveuglément, qu'elle est inexplicable. Ce que l'on refuse d'envisager et qui mettrait en lumière la fragilité du projet est nié, renvoyé au spectacle. Ce que l'Occident ne voulait pas reconnaître, c'était qu'en prétendant prendre le contrôle du temps, en inscrivant l'entreprise humaine dans l'espace, il n'avait pas le choix : lâcher la proie pour l'ombre, échanger le réel par le théâtral.

Changer les pierres de place est une oeuvre. Elle est séparée de l'homme, autonome. Elle le survit et atteste de sa présence, de son passage dans l'espace et de sa victoire sur le temps. La pérennité de la pierre est un défi à l'éphémère du moment et une négation de la mort. L'au-delà lui-même est domestiqué. Dieu renaît sur terre, anime les pierres, atteste de sa présence perpétuelle dans les monuments qui lui sont consacrés. La séparation de l'homme de son oeuvre libère une énergie qui donne à l'Occident sa force de bâtir et sa puissance. L'éternité s'inscrit dans la pierre et la mort est ainsi conjurée. Les châteaux et les temples ne sont pas simplement des lieux où l'homme épuise dans la jouissance et le recueillement les moments impartis à son passage. Ils sont les jalons d'une route où le temps s'arrête, s'annule dans la fixité du lieu, dans la pérennité du roc. C'est oeuvre d'homme. La nature n'est pas un refuge, c'est le point de rencontre du temps et de l'espace où l'heure et le lieu se fondent dans un château. Et l'homme proclame orgueilleusement qu'il n'a pas seulement conjuré la mort mais qu'il l'a vaincue, dépassée dans l'oeuvre de pierre. Les châteaux sont détruits et les temples tombent en ruine. La pierre est interchangeable et elle est, dans la dimension de sa durée, éphémère. Cette rencontre du temps et de l'espace est momentanée et n'affirme point la victoire de l'homme sur son destin. La dramatisation des Grecs est reprise par le christianisme. La mort est installée au centre sauf qu'elle est dépouillée de son irréductible puissance. Elle n'est plus l'aboutissement, la fin du chemin. C'est un lieu de passage, une étape pour une vie meilleure, la porte d'entrée

dans l'éternité. En dramatisant la mort pour se libérer de son insupportable présence, l'on n'a fait que dramatiser la vie qui n'est plus que la répétition d'un acte invisible. La pierre n'est plus une fin, une affirmation de la vie, puisque celle-ci se déroule ultérieurement, mais une médiation avec la vie future et la vie présente qu'on a sacrifiée dans l'attente de celle-là, la vie qu'on n'épuise dans le moment, la vie qu'on ne vit pas.

L'art est devenu cette médiation qui relie au réel, affirme la présence de l'homme, et sinon sa victoire sur le temps du moins son action dans la durée. Médiation qui console et qui finit par remplacer le réel auquel elle n'est pas parvenue à relier l'homme. Et quand l'art a perdu son efficacité, la religion elle-même est devenue médiation. Elle reliait à une force qui, toute présente, n'a point d'intermédiaire et finalement la religion en Occident a fini par ne nous relier qu'à ses propres instruments de médiation : suprême tautologie.

La puissance ne pouvait être attribuée à un Dieu invisible ni à une nature théâtralisée par les mythes et les divinités. La puissance est investie en l'homme, maître de la nature. L'Occident s'est débattu et se débat encore pour définir la légitimité de la puissance. L'homme étant un jouet éphémère du temps et de l'espace, il s'est donné une légitimité théâtrale dont la source est soit la nature, et la puissance est alors un héritage sanguin, soit l'au-delà et la puissance trouve en Dieu lui-même un garant. Cette puissance qui se poursuit non par la légitimité mais par la force, est constamment contestée par une force nouvelle et un souverain est détrôné par un autre. La puissance fut séparée du pouvoir qui est devenu une représentation et une médiation. Celle-ci s'est dissoute dans la théâtralité et le pouvoir ne représente de plus en plus qu'une image de lui-même, sans rapport avec une puissance devenue tel un Dieu invisible, lointaine et abstraite. Et nous voilà encore une fois en face d'une tautologie.

L'Amérique est née de l'impasse de l'Occident. Les « Pèlerins » avaient pour bagage un lourd héritage qu'ils tentaient

de faire vivre dans un espace nouveau, l'inscription dans le temps ayant échoué. L'espace nouveau était presque vierge, à l'image d'une liberté nouvelle. Dégagé de tous ses déboires, l'Occident allait finalement affirmer son pouvoir. Le voilà installé dans un « dominion ». Ce pouvoir ne serait légitime que s'il référait à une puissance de l'au-delà, le rapport entre pouvoir et puissance ayant réduit l'un et l'autre à une théâtralité. Ce dominion sera celui de Dieu. C'est dire que l'on s'installe dans le temps. Mais alors toute conquête de l'espace devrait être menée au nom d'une suprématie divine comme dans le cas de l'Islam ou d'une fête sensuelle, où le moment fuyant aura un goût d'éternité, comme dans le cas du Brésil. Il eut fallu alors abandonner l'espoir, exercer un contrôle sur la nature et revenir à l'impasse de l'Occident où le pouvoir sans puissance s'évanouit dans la théâtralité. Pour contrôler l'espace l'on a fait table rase. On a affirmé la possession d'une innocence retrouvée. Tout commence ici et maintenant. Si, ici et là, des obstacles surgissent, on les élimine, l'on dévaste une nature qui résiste, quitte à la chanter ensuite évoquant en vérité l'ivresse de l'avoir domestiquée, soumise. L'histoire est inaugurée. C'est la création du monde. Dieu est une référence, l'autorité invisible à qui l'on n'a à rendre compte que de l'efficacité du contrôle, de la réalité du pouvoir. On coupe le cordon ombilical avec une mère patrie qui a choisi de donner une réalité à son pouvoir en étendant son empire sur les peuples, dévastant leur espace sans tenter d'inaugurer un nouveau règne dans une nature qui retrouverait son infinité. Les peuples colonisés sont confondus dès lors avec la nature et l'espace dévasté comprend les colonisés, les animaux domestiques dont on ignore la volonté de pouvoir et la soif de contrôle. Les pèlerins de l'ère nouvelle veulent établir leur empire sur une terre vide. On ne veut pas des Indiens même s'ils sont confondus avec la nature, on purifie l'espace de toute présence et quand le temps viendra où le besoin de bras se fait sentir pour poursuivre l'entreprise de contrôle, on les importe d'Afrique, bras sans parole, machines soumises et efficaces.

Dieu est sollicité comme l'organisateur suprême de cette entreprise. C'est en son nom que des règles rigides imposent une discipline de fer, où toute jouissance est oeuvre de Satan puisqu'elle divertit le seul projet qui compte : le contrôle de l'espace. De même, tout appel à l'au-delà, tout rapport libre avec Dieu est hérésie et la religion est une pratique qui enrégimente toutes les énergies, et ordonne chaque geste à condition que le contrôle de l'espace soit assuré.

Les écrivains américains, produits de cette option dans le rapport avec le réel n'ont pas mis en question les fondements du choix. Chaque génération l'assimilait et le prenait à son compte. L'exploration de l'espace est confondu avec l'initiation à l'âge d'homme. De Huckelberry Finn jusqu'à Dos Passos nous retrouvons la même pièce dans des mises en scène différentes. Bien sûr quelques écrivains, parmi les plus marquants, ne se contentaient pas de ce voyage au bout du continent ; ils savaient que le réel ne pouvait se réduire à l'espace, ni l'espace à l'Amérique. Harry James chercha à prolonger cet espace. Transplantés en Angleterre, terre des origines, ses personnages se voyaient comme des ambassadeurs placés temporairement à un espace qui ne pouvait être le leur. Melville symbolisait le rapport avec Dieu par un combat avec la nature. Il a choisi l'océan, un espace non habité et non habitable, pour échapper à la tentation d'établir le rapport avec Dieu par le contrôle de la nature. Mark Twain a adopté le dialecte du Missouri afin de se prémunir contre toute tentation de retour aux origines, contre tout prolongement de l'espace dans le temps.

Après la première guerre mondiale, les écrivains qui se sont momentanément exilés en Europe, non pas pour se tremper dans le foyer des origines, mais pour reconnaître le point de départ des projets de leurs ancêtres et de leur propre démarche et pour échapper par l'exil volontaire, par le dépaysement dans l'exotisme, de leur espace, pressentaient déjà que cet espace n'était pas infini. Ils n'avaient pas encore vu

en profiler les limites. C'était la « génération perdue » qui s'est placée à distance pour prendre la mesure de son espace et qui n'avait qu'une hâte, le retrouver, et si possible, s'y perdre.

Le Western réduisait l'exploration de l'espace à un mythe. L'homme libre est le maître de l'Indien, du cheval et du train. Rien ne l'arrête, ni montagnes, ni rapides, ni les flèches empoisonnées des sauvages. Le cinéma a donné à ce mythe la dimension de l'image, et l'a même universalisé.

De retour du front, les soldats de la deuxième guerre mondiale n'avaient même plus l'espoir de se perdre dans un continent dont l'exotisme était celui de l'enfer. Sous l'assaut du nazisme et des bombes, l'Europe n'apparaissait plus comme le foyer de la civilisation. Les Américains étaient désormais ceux qui nourrissaient les affamés et libéraient les prisonniers. Ce rôle noble et grandiose avait un goût amer. Les écrivains découvraient les limites de leur espace et l'absence d'attrait des espaces lointains. Ils exploraient leurs misères et ressentaient l'angoisse d'appartenir à une civilisation qui s'est retranchée du temps. C'était la génération de la défaite, ceux qui comme Kerouac, atteignaient le bout du continent pour se retrouver seuls avec leur angoisse et qui n'avaient pas d'autre choix que de rebrousser chemin, revenir, refaire le voyage mais à rebours. Il n'y avait pas de point d'arrivée et le retour n'était que la poursuite de la même route. On savait désormais qu'elle ne menait plus à la liberté mais à la mort. Les films de « route » se sont multipliés. Le cowboy n'était plus le héros mais sa caricature, un voyageur au bout de la nuit. L'espace intérieur conduit lui aussi à la mort, on l'atteint par la drogue, la perte de soi. Dans « Le Festin Nu », Burroughs retrouve le vide auquel il a tenté d'échapper.

Les descendants des « pèlerins » ont construit des villes sans temps et sans monuments ; elles ne survivent pas à l'éphémère. Les édifices de bétons et d'acier qui atteignent les nuages n'ont d'objet que d'étendre un espace fini dans une humanité

qui se trouve prisonnière et qui n'a plus d'autre choix que de la démolir afin de ne jamais cesser de l'explorer, de le conquérir et de le dévaster.

Il n'est point surprenant que ce soit en Amérique, aux Etats-Unis, où la lutte contre la pollution a saisi immédiatement l'opinion, car cet espace que l'on a dévasté sans jamais le transformer en lieu et en demeure, n'a jamais été nettoyé. Il n'y a plus d'Indiens. Ce sont les Blancs qui salissent, qui encombrant le continent de détritiques.

L'Amérique a toujours eu l'obsession de la propreté. Je n'ai jamais cessé d'être étonné par le grand souci de donner aux salles de bains et aux toilettes une efficacité et une modernité toujours croissante. Il est rare que l'on fasse volontairement soupçonner l'émission par le corps d'odeurs désagréables. L'on ne transpire pas sans honte. Il faut à tout prix conjurer ce signe trop manifeste d'un corps non domestiqué. Je suis né dans une ville, Bagdad, qui baigne dans les odeurs de la nature. Homme, animaux et plantes dégagent librement, dans l'insouciance, leurs odeurs. Non pas qu'on ait le nez moins délicat. Au contraire. D'où le souci constant de chercher dans la nature d'autres odeurs qui établissent un équilibre, neutralisant celles qui maltraitent le nez. Fleurs, fruits et parfums abondent. Epices et herbes enlèvent à la graisse une odeur trop épaisse. Il ne s'agit donc pas uniquement d'hygiène mais d'un rapport avec le corps. L'Orient sémitique a accepté de vivre avec le corps. Si la nature est hostile, le corps devient le porteur de vie, son sanctuaire. Il faut non seulement le protéger mais lui accorder toute la liberté de donner à la vie tous ses droits de se manifester.

Je me souviens de la première fois où je suis allé au cinéma à Paris. J'ai demandé à un Français qui m'accompagnait si on parfumait les salles de cinéma. Tout est parfumé en France et d'abord les femmes. Les Français ont perfectionné l'art de la parfumerie dans la mesure où ils ont négligé le souci d'installer partout des salles de bains. Devant mon éton-

nement, un cynique fit la remarque que les Français se parfument parce qu'ils ne se lavent pas. En Europe, il m'a semblé possible de tracer une ligne de démarcation, une frontière du parfum et de la cuisine selon la manière dont chaque pays a accepté ou rejeté l'Orient, établi le rapport avec le corps et la nature. C'est en Allemagne que l'on a inventé l'eau de Cologne, cet alcool parfumé, ce parfum hygiénique. Elle purifie le corps de ses odeurs avant de lui octroyer un parfum. Et c'est l'Angleterre qui a donné au savon parfumé une dimension industrielle. Ce sont les pays qui ont accepté le corps, ses odeurs et ses parfums, qui ont eu le plus grand souci de la cuisine : La France, l'Italie, l'Espagne... L'obsession de la propreté est manifeste dans la littérature anglaise, Smollett, etc. La cuisine, nostalgie et quasi fantasme, dans le réel, est entourée, dans la littérature anglaise, d'un foisonnement de détails. L'on dramatise ce qui n'est pas consommé.

Le contraste est frappant avec Rabelais chez lequel le repas est un festin qui affirme la liberté du corps, une sensualité qui brise les frontières tracées par les besoins de l'hygiène et les limites physiques, matérielles de la satisfaction. Ce souci culinaire dans le roman se poursuit et l'on peut relever dans le roman américain et anglais un nombre incalculable de menus, de noms de vins. L'on peut déceler la même ligne de démarcation du rapport avec le corps et de la satisfaction de ses besoins entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Il paraît évident que l'Amérique du Nord porte la marque germanique et anglo-saxonne et l'Amérique du Sud celle des pays latins. Aux Etats-Unis, le massacre des Indiens et le rejet des Noirs ne sont que des conséquences, des signes du refus du corps.

Aux Etats-Unis, le corps n'est pas autonome, il est un instrument pour la conquête de l'espace. Toute satisfaction sensuelle de ses besoins serait donc gratuite, divertit des buts primordiaux, donc invisible et néfaste. La nourriture n'a dès lors qu'un but, faire atteindre le corps à un maximum d'efficacité.

La nourriture est abondante. La saveur n'entre pas en ligne de compte. Elle est hygiénique. Cependant ce souci de l'hygiène et de l'efficacité aboutit dans une société industrielle de masse, à fabriquer artificiellement des aliments qui ne reconnaissent pas la réalité du corps et qui sont en fin de compte toxiques. L'évacuation du corps est encore plus évidente dans la toilette. Tandis qu'en Orient et en Europe toilette et salle de bains sont deux entités séparées, aux Etats-Unis elles sont groupées, fondues, amalgamées. Les déchets que le corps émet sont neutralisés par la douche, le savon. Le corps n'a pas d'odeur et il semble presque outreuidant dans une salle de bains toute désodorisée, chimiquement parfumée, d'imaginer que les odeurs naturelles existent. Je me suis amusé un soir à regarder toutes les annonces à la télévision. Les produits qui sont destinés à neutraliser le corps et à le rendre plus efficace occupent près des deux tiers de l'espace : cosmétiques, savon, désodorisant, dentifrice, papier de toilette, mouchoirs en papier. Les annonces des produits destinés aux soins ménagers sont encore plus éloquentes. Le luxe des détails sur la saleté qu'un savon pour machine à laver élimine, les taches qu'il enlève donne des hauts-le-cœur, surtout que ces annonces sont diffusées à l'heure du dîner. Est-ce pour rendre l'acte de manger coupable ou y a-t-il un besoin de dramatisation de la saleté pour que le corps ait une existence fût-elle théâtrale ? Si l'on ajoute les produits pour laver la vaisselle, nettoyer les meubles, cirer les planchers ainsi que les médicaments, pilules et sirops qui arrêtent, calment et soulagent mal de tête, mal de gorge, mal de dos et rhume, l'on peut difficilement croire que le phénomène concerne, normalement, la mise en marché des produits de grande consommation. D'ailleurs l'existence de tant de produits qui se vendent, indiquent la préoccupation malade non pas du corps mais de ce qui le purifie, le neutralise. La réclame des produits donne à cette préoccupation une dramatisation qui transforme le corps en image et ses besoins en théâtre. L'instrument demeure fonctionnel et toute autonomie lui est interdite. L'espace est là à conquérir puisque le

corps n'a d'existence, de signification que dans l'acte qui le neutralise et non dans la jouissance sensuelle qui l'installe au centre de l'espace pour qu'il le transforme en lieu et en demeure.

Si le corps existe par sa fonction, son passage d'un état à un autre, de la vie à la mort, ne doit pas être ressenti comme une fin, une rupture définitive mais comme un incident, un point d'arrêt essentiel à un mouvement perpétuel. Ainsi la mort n'est pas une tragédie, à peine est-elle un drame qu'on a vite fait de transformer en farce. Il m'a suffi de visiter un salon funéraire pour me rendre compte de toute l'attention qu'on déploie pour évacuer la mort. Le défunt est exposé, embelli, toute trace de maladie disparue, rajeuni, portant ses vêtements de fête. C'est l'image de paix, de repos. Le mort est là qui attend la visite. Il n'a pas disparu, il est simplement plongé dans un silence de cire ; parfumé, entouré de fleurs et de plantes. Bien sûr, les proches et les parents ressentent la tragédie, la perte définitive, mais leur affliction paraît déplacée. Dans l'obscénité de la mise en scène qui évacue entièrement la mort, le sentiment qu'elle existe, qu'elle est là présente, doit à tout prix être cafouflé. Il n'y a pas de veuve explorée ou d'orphelins, mais de pauvres malheureux qu'il faut calmer afin qu'ils prouvent leur courage par une fausse sérénité, une sérénité qui rassure les spectateurs d'un drame qu'il faut à tout prix réduire à l'anodin, au futile, car la mort n'existe pas, elle n'existe que dans la honte.

Enfant, on m'éloignait de la scène du deuil non comme d'un épisode honteux, mais comme d'un événement primordial que seule la force de la maturité me permettrait de comprendre et d'affronter. Le corps sans vie est un spectacle trop terrifiant pour qu'il me soit permis. J'ai senti que nous vivions dans la terreur de cette vie qui nous quitte, que la vie en nous devait être assez forte et que nous soyons suffisamment conscients de cette force pour faire face à cette terreur sinon pour la vaincre. Il n'était surtout pas question de détourner la terreur, de la camoufler, afin de la conjurer. La

tragédie est présente, et pour vivre à l'ombre de sa puissance, il n'y a pas d'autres choix que de la transformer en théâtre. Il nous reste le choix du genre de théâtre, et à quelle fin. Pour camoufler, détourner, couvrir d'une impassibilité, transformant toute sensualité en culpabilité, l'on ensevelit le corps de fleurs, de parfums avant de l'enterrer. Le corps transfiguré en statue, prolonge dans le théâtre, dans la représentation, une vie acceptée comme simulacre. La tentation est grande alors de transformer une cérémonie triste, en farce et en joyeuse agape. Et le repas qui suit les funérailles, en Amérique, est un antidote au simulacre. Une gaieté forcée, atteste paradoxalement de la tragédie évacuée, de la mort cafoulée.

Dans mon enfance j'ai assisté à une autre forme de dramatisation, celle de la tragédie. La présence de la mort parmi les vivants est une rupture, un arrêt et pour que la vie reprenne son mouvement, il est nécessaire que cette rupture soit ressentie profondément, vécue ouvertement avant d'être intériorisée, admise comme phrase de mouvement. Il ne suffit pas d'éprouver le sentiment de rupture mais d'en être conscients, de marquer par un acte dramatique ce sentiment. Autrement dit il faut le dramatiser, recourir au théâtre. Je revois encore le spectacle de la famille du défunt vivre jusqu'à la limite le drame, le crier, le hurler, les yeux rouges, la voix enrouée. Pour éviter tout risque de camouflage, de détournement, d'une mise en scène du courage et de la sérénité, on provoque les pleurs, on dramatiser volontairement, ouvertement, la perte, la rupture. On engage des pleureuses dont le métier est de hurler le chagrin, de crier le malheur. Leurs cris sont d'autant plus convaincants qu'il n'existe aucune retenue, aucun contrôle. Pour ceux qui vivent dans le drame, ce serait un franchissement de la limite de la conscience, ce serait un périple dans l'hystérie, le délire. Assister au spectacle du délire empêche les éprouvés d'y succomber. Le malheur dramatisé par les pleureuses professionnelles permet aux victimes de la rupture de la ressentir dans le réel, pour ne pas la vivre

dans le secret, la clandestinité d'une conscience coupable, perpétuellement malheureuse.

L'impasse à laquelle aboutit la civilisation occidentale en Amérique est inscrite dans l'une de ses hypothèses de base : l'au-delà peut s'incarner dans l'espace, l'invisible est révélé, devient manifeste. Le Christ est fils de l'homme même s'il est né d'une vierge tandis que Moïse et Mahomet ne sont que des intermédiaires, des transmetteurs de la parole de Dieu. La première communauté humaine dont parle la Genèse était unie, ne parlait qu'une langue mais dès qu'elle a tenté d'incarner son unité dans un espace territorial, dès qu'elle a voulu manifester sa fidélité à Dieu par la construction d'une tour qui atteindrait le ciel, Dieu l'a frappée de confusion. La parole appartient à Dieu et ne peut être inscrite dans un monument. La parole ne se fait ni homme ni espace, encore moins concept ou idée qui ne serait alors qu'une tautologie. Entre l'homme et Dieu, il y a l'exil de la parole que seule la répétition, la prière et l'obéissance peuvent conjurer sans jamais l'éliminer, sans jamais combler la distance. L'Occident européen a construit sa civilisation à partir de la conviction que Dieu incarné en l'homme peut, par extension, s'incarner dans l'espace, que l'infini du temps peut être jalonné de monuments, que l'histoire a un commencement et une fin, qui serait à partir d'une destruction totale, d'un apocalypse, la résurrection, le recommencement d'une nouvelle Ere, d'une Histoire seconde. Or le temps messianique n'est qu'une reconnaissance que finalement le temps est aboli puisque la contingence de l'espace disparaît. L'Amérique a aboli le temps en le comptabilisant, en le réduisant à un espace. L'Amérique a évacué l'au-delà, elle a remplacé la religion par la pratique et la théologie. Tout est désormais possible, le recommencement de l'Histoire ou l'entrée dans l'ère messianique.

NAÏM KATTAN

(Extrait de LA MÉMOIRE ET LA PROMESSE,
essai, à paraître)